

LES CAHIERS DE L'

Entre

PATRIMOINE-CULTURE

Deux

ENVIRONNEMENT

Mers

3 € - 20 F

N°48

JANVIER 2002



EDITO

Le temps d'apprendre à vivre, est-il déjà trop tard ?...

EDITO

C'ÉTAIT HIER

**Les fours éteints de Haux
Les tribulations
d'un voyageur**

ENVIRONNEMENT

**Dans la série Les grandes familles : le Ragondin
Ces usines qui peuvent tuer⁽²⁾**

ACTUALITÉ

**Le Refuge des Clochards
Poilus**

SAFARI GIRATOIRE

**De l'art d'accommoder
Malagar**

PROMENADE

**Lugaïnac,
la pierre et la vigne**

DES IDÉES POUR
ÉVITER LA TÉLÉ

LA commémoration de la mort de Georges Brassens est venue à temps pour rattraper par les cheveux un moral et une morale entraînés dans la course à l'abîme dans le sillage des Airbus, Boeings et autres machines infernales. La vertu des mots simples et celle d'une instrumentation minimaliste au service d'une mélodie quasi linéaire sont tout à coup apparus comme une incongruité dans le vacarme cacophonique d'une rave party infernale orchestrée conjointement par des derviches déboulinés, des sherifs étoilés et des guignols ficelés.

Et si Brassens avait raison, si l'amitié, la générosité, la déboulinarité, la gentillesse, la lenteur, la modestie, la lumière du Midi, le feu de bois, la porte ouverte, le bon pain constituaient des valeurs d'autant plus sûres que non cotées à Wall Street ? Et s'il n'était pas trop tard pour apprendre à vivre ? Si l'on apprenait à prendre le temps d'apprendre à vivre au lieu de vivre sans prendre le temps ? Il est frappant de voir combien, même auprès des rockers aux tympans défoncés par des excès de déci-

bels, la petite musique de Georges reste audible. C'est que le secret du succès, aux oreilles des teenagers, de ce « ringard » n'est pas simplement dû à la séduisante simplicité de son art de polisson de la chanson, son succès est aussi celui d'un Ghandi - d'un dandy ? - de la Zone. Refusant de se soumettre aux contraintes du travail salarié, se contentant d'un minimum vital non encore garanti par l'État, s'opposant à l'idée de graver son nom au bas de tout parchemin, rétif à suivre une autre route que celles des braves gens, à lever son chapeau devant personne, ce héros à chats du hit parade affichait un rejet de la société tout aussi catégorique que les plus gors des zonards à chiens pelés, mais ce refus s'exprimait chemise à carreaux fraîchement repassée et en français, dans une langue encore articulée et non vociférée, compréhensible à tous. Qui plus est cette langue véhiculait des idées simples, légères ou profondes, mais alimentant inconsciemment un imaginaire et une réflexion aussi éloignés des complaisances aveugles que d'acrimonie grinçante à l'égard d'une société qui n'était ni plus tendre ni moins

Les fours éteints de Haux

cynique que la nôtre. Qu'il nous invite à nous défier de la c...rie des blancs becs ou vieux mecs, des mâles gorilles, de la pré-tention des jeunes coqs à déridier les fesses de leurs poupées, où encore - écoutez bien, natifs de l'Entre-deux-Mers - des imbéciles heureux qui sont nés quelque-part, la musique de Brassens qui poursuit son petit bonhomme de chemin sans trafiquer le métronome, nous incite à prendre le temps d'apprendre à vivre et, puisqu'il faut mourir, à mourir de mort lente. Bien entendu cette dernière formule : « mourir pour des idées d'accord, mais de mort lente », fut vertement critiquée par la cohorte des va-t-en-guerre (pourvu que celui qui y aille soit l'autre), mais elle pourrait avantageusement être servie comme antidote à bien des injonctions, pas toujours d'origine divine, qui animent jusqu'à leur dernier souffle les kamikazes pressés d'en finir avec la vie des autres. La suppression du service militaire réservera désormais l'héroïsme altruiste à ceux qui en ont fait le choix dont nul ne songera à contester la grandeur. Mais pour les autres, pour tous ceux qui assument leur incoercible horreur de la guerre et qui se réjouissent qu'il y ait des militaires pour la faire, puisqu'il est si long d'apprendre à vivre, ne nous pressons donc pas de mourir pour les « Tommis ou les Teutons ».

Ce temps qu'il nous reste, qui n'est jamais qu'un sursis, apprenons avec Georges Brassens à le vivre. Sachons profiter, avec les copains d'abord, du temps des lilas, du temps de la rose offerte. Apprenons à jouir du temps qui passe, à ouïr à deux tomber la pluie, à prendre la peine de déchausser les sabots d'Hélène, à se bécoter sur les bancs publics, à aller à la chasse aux papillons, à vivre heureux auprès de son arbre et à l'écart de la place publique, à se baigner dans l'eau de la claire fontaine, à se sentir mieux ici qu'ailleurs dans le pays des vertes années.

Et à l'heure de me payer un codicille, si je puis me permettre de donner un conseil aux lecteurs de ces Cahiers, ce sera celui, à l'heure du journal de 20 heures, de zapper de la télé sur le gramophone ou de profiter de ce temps infini que nous donnent, sur les roades, boulevards et autres pénétrantes, les embarras de la circulation pour prendre quelques leçons de savoir-vivre en réécoutant à satiété quelque vieille chanson du cher Georges qui n'avait pas le temps, lui, de perdre son temps à se presser, en ce temps béni où l'on mettait moins d'une heure trente pour aller de Langoiran aux Quinconces !

Philippe Araguas

La vallée qui remonte de Langoiran vers Créon n'en est pas à sa première fumée industrielle. ⁽¹⁾ Depuis des siècles, ses ressources naturelles sont génératrices de différentes activités. En plus des cinq moulins à eau qui s'échelonnèrent tout au long du ruisseau de Lubert, elle abrita aussi des fours à chaux, des fours à tuiles et des carrières d'extraction de pierre.

TOUTES ces industries ont été sources d'emplois, de charrois, de bruits et d'odeurs. Fermons un instant les yeux et remplaçons l'actuel bourdonnement de la circulation automobile par les jurons des bouviers excitant leurs bœufs et par le grincement des tombereaux surchargés de pierres, de tuiles, de grains, de sacs de chaux, de foin ou de barriques. Dans ce décor, les fumées des fours à chaux ou à tuiles provoquent des réflexions du genre « Tiens, ça sent la terre cuite, les vents sont du nord, il va faire beau ! ».

En 1712, la tuilerie dite de Lamothe à Haux, existe depuis de nombreuses années. Sans le vouloir, les ouvriers sont à l'origine d'un événement qui fera la une des salons de l'époque : à force de creuser sous les rochers pour extraire l'argile, ils provoquent un éboulement de pierres mélangées à des ossements extraordinaires. Cette chute fait suffisamment de bruit autour d'elle pour qu'un rapport de l'Académie Royale de Bordeaux nous permette d'en garder la mémoire. En 1719, Philippe d'Orléans, alors régent du Royaume, est même destinataire d'un de nos os ! ⁽²⁾

Plus de deux siècles de saga

Il n'est pas impossible qu'à ce moment-là Bertrand Garitey, tuilier de son état, soit déjà présent dans cette fabrique. En effet, il est cité dans un acte de 1729 comme habitant Haux, mari de Peyrone Broustera veuve Dupuch, laquelle afferme sa tuilerie de Rouquey, à Tabanac ⁽³⁾. Son fils Jean Garitey habite dans cette tuilerie de Lamothe où dès 1740 naîtront ses nombreux enfants. Il en eut douze : huit d'une première épouse qui meurt à 31 ans épuisée, et quatre d'une seconde épouse qui, la nuit, doit l'envoyer surveiller ses fours un peu plus souvent.

Les temps sont durs ! Quand, le 4 décembre 1765 Jean se rend à la maison noble de Lamothe pour signer son bail de fermage avec Théophile de Lauvergnac, il sait qu'il s'engage à lui payer 168 livres par an, plus 24 livres payables en quatre barriques de chaux et cinq cents tuiles ⁽⁴⁾. Soit au total l'équivalent de 32 barriques de chaux et 4000 tuiles ! Au début de l'année précédente, il a déjà passé un contrat avec les frères Cantillac à La Clotte pour construire et exploiter un four à chaux moyennant 30 livres et une barrique de chaux ⁽⁵⁾. Et si cinq de ses enfants sont déjà décédés en 1765, il en reste encore sept à nourrir. Nous n'avons aucun élément pour juger de la rentabilité d'une telle entreprise, mais nous pouvons penser que les journées de travail étaient longues, ne serait-ce que pour payer le loyer.

Après le décès de Théophile, la famille de Lauvergnac a quelques problèmes de succession et la tuilerie se retrouve dans les mains d'un cousin plus argenté, le vicomte de Grenier, seigneur du Giron. Mais la Révolution passe par là et notre vicomte ayant émigré, la tuilerie est vendue comme Bien National. Elle est achetée en l'an III par Jean Bergerie, géomètre habitant à la Sauve, puis en 1818 par Jean Bourtayre, tuilier, originaire de Sadirac ⁽⁶⁾.

Cela n'empêche pas des débuts d'exploitation difficiles. Après le père Bourtayre, son fils Jean reprend l'affaire. Mais lui-même ne peut pas, ou ne veut pas exploiter la tuilerie. Il l'affirme en 1828 à Pierre Chauveau cordonnier, qui n'est pas le mieux chaussé pour ce travail ⁽⁷⁾ et qui la sous-ferme l'année suivante à Jean Constantin, tuilier ⁽⁸⁾. La situation devenant invivable, Jean Constantin rompt son contrat et rend ainsi la main au fils Bourtayre qui n'en veut toujours pas. La situation sera sauvée par son beau-frère, Raymond Dubourdieu qui en 1831 rachète